Robert Richard, né à Dives-sur-Mer le 1er Décembre 1931
Témoignage recueilli le 28/09/2013 (C. Le Callonec)

« J'avais douze ans et demi : l'événement du 10 juin 1944 fut le bombardement de notre maison, située au 6, rue du Château d'eau ; c'est un pavillon appartenant à l'usine Cégédur qui abritait quatre ménages sur ses quatre faces : deux face aux 6 et 8 rue du Château d'eau et deux autres face aux 5 et 7 rue Saint-Éloi. Ce jour-là, une bombe est tombée dans le jardin, soufflant toute la façade de la maison située sur la rue Saint-Éloi. On pouvait découvrir l'intérieur : cuisine, salle, chambre…

Les faits : il était environ 11 h du matin. Comme nous avions un petit élevage de lapins, mon père m'a demandé d'aller chercher de l'herbe pour les lapins dans le Cottage divais qui se trouvait tout proche de la maison et du canal qui nous séparait. J'étais arrivé à cent mètres de la maison, juste avant de traverser le pont du canal, lorsque j'ai entendu des bruits de moteur d'avion venant de la mer, au nord et au-dessus de l'usine, à environ 2 km à vol d'oiseau et à très basse altitude, ce qui m'a interrogé. J'ai aperçu alors une petite masse sous l'avion qui me faisait penser à un parachute, j'ai donc suivi la trajectoire rapidement, car elle se dirigeait sur moi et là, j'ai nettement vu cette masse qui est passée à environ une centaine de mètres au-dessus de ma tête, légèrement décalée. J'ai réalisé alors qu'il s'agissait d'une torpille, car il y avait des ailettes, et j'ai vu une croix gammée sur l'avion. J'ai compris que c'était un chasseur allemand poursuivi par des avions alliés, et qu'il venait de se débarrasser de ses bombes afin d'aller plus vite.

Je me suis vite couché sur le sol et la terre s'est mise à trembler et j'ai reçu sur le dos des gravats et autres projectiles, sans trop de mal heureusement. Je me suis relevé et en me retournant je n'apercevais plus notre pavillon qui disparaissait dans un épais nuage noir… Je suis parti en courant chez moi et j'ai aperçu mon père qui sortait de ce brouillard noir. Il était presque indemne, ayant été couché par une porte intérieure. M'apercevant sans blessure et rassuré, il m'a demandé de ne pas m'éloigner en me signalant qu'il partait à la recherche de ma mère, partie faire des courses dans le quartier. Il devait également organiser les secours en qualité de chef d'îlot de la Défense passive. Il a rapidement retrouvé ma mère qui s'était réfugiée chez une commerçante, à 200 mètres (Madame Aveline, qui tenait une boutique de cidre et de calvados). Ma mère était complètement traumatisée par ce qu'elle venait de vivre car elle se trouvait au bout de la rue Saint-Éloi. Alors qu'elle achetait des légumes dans le jardin d'un bon voisin, Monsieur Lepicq a reçu un gros éclat d'obus dans le ventre sous ses yeux. C'était l'horreur et fort impressionnant, car cet homme faisait plus de cent kilos…

Mon père, rassuré d'avoir retrouvé ma mère indemne, a donc commencé à mettre en place les secours sur le quartier. Il est inutile de vous décrire la scène et l'étendue du désastre ! Je revois le trou de bombe dans le jardin, la maison soufflée, la destruction tout autour, les blessés, les morts : je crois me souvenir d'une dizaine de morts civils, une famille décimée : la famille Audrieu, le père, la mère, le fils Janot qui était mon copain et du même âge que moi. Nous avions en effet fait notre communion ensemble, à l'école dans la même classe. Je jouais encore avec lui dans cette même semaine et dans sa cour. Je le verrai toujours recroquevillé au bord du trou de bombe… C'est pour moi un souvenir qui ne s'effacera jamais ; cette catastrophe fait partie intégrante de mon enfance.

Nous avons ensuite été relogés au 36 rue Saint-Éloi pendant quelques années, en attendant la démolition puis la reconstruction de ce pavillon de quatre habitations. Durant cette période, nous avons dû évacuer de Dives au début du mois de juillet 1944, parce que les Allemands devaient ouvrir une brèche dans la digue bordant la Dives, afin d'inonder toute la ville pour retarder l'avance des alliés. Cette évacuation s'est faite en vélo jusque dans le département de la Sarthe, à Courcemont, avec mon oncle, ma tante et mes deux cousins.

Quelques souvenirs avant l'évacuation : mon père était réquisitionné par l'organisation Todt avec son frère. Il a travaillé sur le chantier de la batterie de Tournebride, à Houlgate, ainsi qu'à Merville-Franceville et est même allé jusqu'au Mont-Canisy. Ma mère était toujours inquiète pour lui car les bombardements des Alliés ciblaient les batteries allemandes. On voyait des bombardiers qui les pilonnaient tous les jours. Mon père nous racontait qu'il se mettait alors à l'abri et ressortait après. Il est resté travailler jusqu'à notre départ.

On voyait des bombes tomber sur la SMN, on aurait dit un feu d'artifice ! Nous nous réfugiions dans les caves. Je me souviens aussi d'avoir vu des parachutistes tomber dans le Cottage divais, ils étaient quatre ou cinq. Les Allemands ? On les voyait passer dans les rues en vélo, je me souviens qu'ils circulaient dans les cités, ils avaient un pistolet à la main en vélo ! Pendant toute l'Occupation je suis allé à l'école ; on nous obligeait à aller à la chasse aux doryphores dans les jardins de la plaine.

L'exode : nous sommes partis mes parents et moi en vélo ; mon oncle et ma tante avaient aussi un vélo et mes deux cousins étaient installés sur les porte-bagages, l'un à l'avant sur le guidon et l'autre à l'arrière. Arrivés à la côte à « bougon » (à la sortie de Dives, vers Périers), mon cousin a appelé : « Papa, attends-moi, tu me laisses sur le bord de la route ! » Le vélo s'était dessoudé et il était resté en arrière ! Nous sommes allés jusqu'à Airan où on avait de la famille. Une première nuit, puis on a subi un bombardement par la marine alliée, un tir de 420 qui, depuis la côte, atteignait Airan. Il y avait des allemands qui rôdaient près de la maison. Nous avons décidé d'aller plus loin. À La Hoguette, nous avons dormi dans le foin et on a mangé des lentilles. Il y avait une association qui aidait les réfugiés. Quand on était mitraillés sur la route, on se planquait comme on pouvait. On est arrivés à Courcemont dans la Sarthe. Là, on a connu une deuxième fois la guerre, c'était infesté d'Allemands. Quand ils sont partis, ils ont abandonné deux chars sur la place et oh, bonheur ! Il y avait des sacs de 25 kg de lentilles et de pâtes à l'intérieur.

Nous sommes rentrés en septembre, je crois. Avant de quitter Dives, mon père avait voulu protéger les choses précieuses et du linge, il les avait enterrés dans une caisse dans le jardin. Il y a eu un peu de casse quand on les a déterrés.

Mon frère aîné, André, avait été arrêté par les Allemands en 39. Prisonnier à Kaiserlautern, il est rentré en 1945. »